

## Le Matérialisme de Marx et l'Idéalisme de Kant

Notre camarade russe, Rappoport, a publié sous ce titre, dans la *Revue Socialiste* de Février, un intéressant article dans lequel il prend à partie un intellectuel Allemand, le docteur Wolkmann, qui réforme le marxisme en lui inoculant l'idéalisme Kantien.

« Kant n'a rien à voir dans le marxisme » lui répond Rappoport, qui est un Kantien intransigeant; ce n'est pas réformer la philosophie de Marx qu'il faut, mais la remplacer par « une philosophie plus saine, plus large et plus scientifique que celle de Hegel. » Rappoport qui n'est que philosophe ne condamne que la philosophie de Marx; mais Fournière, qui est aussi savant économiste que profond philosophe, dans un article laudatif du livre de Bernstein, exécute Marx comme historien, philosophe et économiste; Pauvre Marx!

Au commencement du siècle, la Bourgeoisie, ayant achevé son œuvre de démolition révolutionnaire, reniait sa philosophie voltairienne et libre-penseuse: on remettait à la mode le catholicisme, que le maître décorateur, Chateaubriand, peignait d'images romantiques, et Sébastien Mercier importait l'idéalisme de Kant pour donner le coup de grâce au matérialisme des Encyclopédistes; dont Robespierre avait guillotiné les propagandistes.

A la fin de ce siècle qui, dans l'histoire, portera le nom de siècle de la Bourgeoisie, les intellectuels essaient d'écraser, sous la philosophie Kantienne, le matérialisme de Marx et d'Engels. Le mouvement de réaction a débuté en Allemagne, n'en déplaise aux socialistes intégralistes, qui voudraient en rapporter l'honneur à leur chef, Malon: mais Malon avait été à l'école de Hœchberg, Bernstein et autres disciples de Duhring, qui réformaient à Zurich le marxisme; aussi il faut s'attendre à voir Jaurès, Fournière et nos intellectuels nous servir du Kant, dès qu'il seront familiarisés avec sa terminologie. Rappoport, qui semble connaître Kant, devrait nous exposer la partie bourgeoise de sa philosophie qui séduit l'esprit réactionnaire.

Rappoport a raison quand il déclare que Kant n'a rien à voir dans le Marxisme, Hegel non plus, bien que Marx et Engels aient été dans leur jeunesse d'ardents militants de la gauche hégélienne. Mais depuis, ils ont critiqué et dépassé Hegel, et c'est au matérialisme français du dix-huitième siècle qu'ils se rattachent, ainsi qu'en a convenu Engels. Ils ont emprunté à Hegel sa méthode dialectique, après l'avoir remise sur ses pieds, selon le mot de Marx; mais, dans leurs mains, elle les a conduits à une conception de l'évolution des sociétés et de la pensée absolument différente de celle de Hegel.

Il n'y a de génération spontanée ni dans la nature, ni dans la pensée: on ne crée du nouveau dans le domaine de l'intelligence qu'en se rattachant au passé et qu'en continuant la tradition. Hegel avait repris l'idée de l'école d'Alexandrie, conservée et transformée par la Kabbale et que Platon avait déjà formulée. L'idée préexis-

taut à tout; en s'opposant à elle-même et en se composant avec son opposition; pour s'opposer et se composer de nouveau et indéfiniment, elle avait engendré l'univers qui n'était que la réalisation de l'idée.

Au fond de l'hégélianisme, dépouillé de ses tours de prestidigitations, on trouve le déisme des sauvages: le Grand-Esprit qui fabrique le monde. Le Dieu des chrétiens est son décalque; il crée l'univers, ainsi que l'idée de Hegel, et la création raconte sa sagesse, sa puissance, sa justice, etc... Le dualisme des déistes, y compris Kant, n'est donc qu'apparent, puisque Dieu revit dans son œuvre, l'Univers.

Mais il n'en est pas de même avec les Marxistes, et Rappoport se trompe quand il assure que pour Marx « il y a identité de l'idée et de la Réalité. » D'abord nous ne nous servons jamais de cette phraséologie métaphysique. Une idée est aussi réelle que l'objet dont elle est la réflexion cérébrale, bien que l'idée ne soit pas plus immatérielle que la chaleur, l'électricité, la pesanteur ou toute autre force: il ne peut donc y avoir identité de l'idée et de l'objet qu'elle représente; pas plus qu'il n'y a identité de la chaleur et des corps dont la combinaison l'engendre.

Le cerveau est un corps organisé pour produire des idées, comme la pile électrique pour fournir de l'électricité. Mais le cerveau ne donne des idées qu'en entrant en contact avec le monde extérieur par l'intermédiaire des sens: le dualisme est donc constant.

C'est cette théorie dualistique du matérialisme, qui seule peut donner la solution du problème de la connaissance, posé par les sophistes grecs, ces précurseurs des philosophes bourgeois.

Afin de recréer un peu les camarades qui doivent se mettre au courant de la philosophie bourgeoise, je vais leur exposer en quoi consiste ce fameux problème qui a tant préoccupé les cervelles spiritualistes.

Un ouvrier qui mange une saucisse et qui reçoit cent sous pour une journée de travail, sait très bien qu'il est volé par le patron et qu'il est nourri par la viande de porc; que le patron est un voleur et la saucisse agréable au goût et nutritive au corps. — Pas du tout, dit le sophiste bourgeois qu'il s'appelle Pyrrhon, Hume ou Kant, son opinion est personnelle, partant subjective; il pourrait, avec autant de raison, croire que le patron est son bienfaiteur et que la saucisse est du cuir hâché, car il ne peut connaître la chose en soi. De telles niaiseries tracassent les fortes têtes de la philosophie bourgeoise depuis que la propriété individuelle perturbe les conditions d'existence de l'homme et déconcerte son intelligence.

Le problème est mal posé, c'est ce qui en fait toute la difficulté.

Nous ne saurons jamais comment le cerveau transforme les sensations en idées, comme nous ignorerons toujours pourquoi l'oxygène en se combinant avec du carbone dégage de la chaleur; ce sont là des faits que nous devons constater et enregistrer, sans nous demander le pourquoi, pas plus que le Kantien des Kantiens ne se demande pourquoi deux et deux font quatre. Je me rappelle avoir entendu Claude Bernard dire que Molière s'était moqué à faux en raillant Diafoirus de ce qu'il affirmait que l'opium endormait parce qu'il avait la vertu dormitive, puisque la science ne pourra jamais fournir une plus satisfaisante explication.

L'homme pour connaître un objet doit d'abord vérifier si ses sens ne le trompent pas, et chacun sait qu'ils sont sujets à caution: ainsi à distance, une tour paraît carrée et les arbres d'une avenue semblent se rapprocher; il doit donc corriger leurs erreurs en contrôlant un sens par les autres, puis passer au crible les idées que leurs impressions engendrent dans le cerveau.

Les philosophes, parce qu'ils se tracassent avec le problème de la connaissance, s'arrêtent à cette première connaissance; mais les chimistes sont allés plus loin, ils ont pénétré dans les corps, les ont analysés, les ont décomposés en leurs éléments, puis

ils ont fait un travail inversé, ils ont fait leur *synthèse*, ils les ont recomposés avec leurs éléments: du moment que l'homme peut, avec ces éléments, produire des corps pour son usage, il peut, ainsi que le dit Engels, penser qu'il connaît les corps en eux-mêmes. Le Dieu des chrétiens, s'il existait et s'il avait créé l'univers, n'ensauvrait pas davantage.

Rappoport, en vrai Kantien, se scandalise de ce que je traite de grues métaphysiques et éthiques la Justice, la Liberté, la Patrie et les autres divinités de l'idéologie capitaliste. Mais une classe ne parvient à secouer le joug qui l'opprime, que lorsque sa minorité consciente et révolutionnaire s'est émancipée de toutes les idées de la classe dominante.

Les Encyclopédistes avaient préparé les têtes à la révolution qui approchait en démolissant l'idéologie féodale et chrétienne: les socialistes n'ont pas à se faire les champions des belles petites de MM. Trarieux, Déroulède, Galliffet, Coppée, Reinach et C<sup>ie</sup>. Ils doivent les arracher de leurs boudoirs, les déshabiller et les mettre à poils en place publique pour exposer, aux yeux de tous, leur maigreur et leur laideur.

PAUL LAFARGUE.

## IDÉES ET FAITS SOCIALISTES

---

### LE MATÉRIALISME DE MARX ET L'IDÉALISME DE KANT

*Le matérialisme de Marx s'accorde-t-il avec l'idéalisme de Kant?* M. Woltmann répond : oui. C'est en un mot le sens, l'idée maîtresse d'un livre remarquable que cet écrivain vient de publier sur le « matérialisme historique » (*Der historische Materialismus*, docteur L. Woltmann, Dusseldorf, 1900). C'est peut-être le meilleur livre paru jusqu'ici sur la philosophie de l'histoire de Marx. Le très savant et subtil auteur trouve qu'on a eu tort de négliger jusqu'à présent le philosophe dans Marx, pour ne s'occuper que de l'économiste. M. Woltmann a raison. La preuve en est que des savants et des écrivains de divers pays commencent à consacrer des travaux considérables et de nombreux essais aux bases philosophiques de ce corps de doctrines très complexe et nullement homogène, qu'on désigne couramment sous le nom de marxisme. Presque en même temps que Woltmann, un savant tchèque, M. Masaryk, a publié un travail très documenté sur le même sujet. Malgré tous ses défauts dont j'ai parlé ailleurs, il faut pourtant reconnaître que le livre de Masaryk témoigne d'un effort consciencieux pour pénétrer le sens philosophique de la doctrine marxiste. L'initiative heureuse et hardie de notre camarade Bernstein a provoqué toute une série d'articles dans la leading-revue du marxisme international, *Die Neue Zeit*, rédigée par Karl Kautsky. Les plus hauts problèmes de la philosophie y sont traités d'une façon très heureuse. Même en Russie, où, comme on sait, la liberté de la presse n'existe point, trois ou quatre grandes revues étudient spécialement la doctrine de Marx sans en négliger le côté philosophique.

En cette occasion, comment ne pas observer que c'est le parti socialiste, le parti des classes laborieuses, privées injustement par leur intolérable situation matérielle d'une instruction supérieure ; le parti que les esprits mesquins et étroits se plaisaient à désigner comme « le

parti du ventre » et à montrer menaçant la culture supérieure de l'esprit humain; en un mot, le parti « des barbares » qui cultive actuellement, avec une ardeur infatigable, avec une passion généreuse, avec enthousiasme même la fine et délicate fleur de la spéculation philosophique ! On a raillé Frédéric Engels, l'*alter ego* de Marx, pour sa prophétie, que le prolétariat allemand continuera la tradition de la philosophie classique de Kant, de Hegel, de Fichte et de Schelling. Sur ce point, il a eu plus raison encore qu'il ne le pensait. Ce n'est pas seulement le prolétariat allemand, c'est le prolétariat de tous les pays civilisés, dans la personne de ceux de ses représentants à qui le hasard a permis de recevoir une culture appropriée, qui agite actuellement les problèmes philosophiques auxquels les grands et les profonds penseurs que je viens de citer consacraient leurs énergies. Il y a incontestablement un lien étroit entre les intérêts vitaux de la classe laborieuse et les intérêts supérieurs de la science. Même dans la presse quotidienne, ce n'est pas dans le *Temps* ou dans la *République française* de Méline que vous découvrirez un article sur l'idéalisme et son application réelle. Vous le trouverez plutôt dans un journal socialiste consacré aux intérêts et revendications ouvriers. « L'alliance de celui qui souffre et de celui qui pense » (*des Denkenden und Leidenden*) dont parlait Marx, de l'ouvrier et de la science (*Arbeiter und Wissenschaft*), qu'entrevoit le célèbre agitateur Lassalle, est de plus en plus en voie de réalisation. Nous n'avons qu'à nous en féliciter et — à continuer.

## I

M. Woltmann trouve plusieurs formes de matérialisme dans ce qu'on appelle « le matérialisme historique ». D'abord le *matérialisme dialectique*, qui étudie la relation entre la réalité et la pensée, les lois générales se rattachant à la théorie de la connaissance. Vient en seconde ligne le « matérialisme philosophique », qui traite le problème plus spécial de la relation entre la matière et l'esprit, dans le sens de la science moderne. Le « matérialisme biologique » se rapproche dans ses conclusions du darwinisme. Le « matérialisme géographique » cherche à déterminer les conditions d'ordre géographique et physique de l'évolution historique. Le « matérialisme économique » en détermine les conditions économiques nécessaires. Enfin le « matérialisme éthique » détruit les survivances mystiques et religieuses pour concentrer toute notre énergie physique et morale à la réalisation d'un idéal terrestre et rationnel.

Dans cette classification, bien justifiée par le caractère même du

marxisme théorique, je ne relève pour le moment qu'un point. Je suis un peu surpris d'y rencontrer le matérialisme géographique, Marx ne s'occupant jamais spécialement des conditions géographiques de l'évolution historique. Ou mieux encore, s'il en parle incidemment, c'est pour contester son caractère historique ou *dynamique*. Ainsi, dans le premier volume du *Capital*, il remarque en passant que la production capitaliste a dû être favorisée par un climat modéré. Le climat tropical n'y est pas favorable. Mais il s'empresse d'ajouter que le climat n'en fournit que la *possibilité*. Pour que cette possibilité devienne réalité, il faut tout une série de conditions historiques qui se trouvent en dehors des conditions géographiques. Dans sa polémique contre M. Belfort Bax, le distingué directeur de *Neue Zeit*, parlant de l'influence du climat, ne veut pas l'admettre comme facteur historique. Le ciel de la Grèce moderne, dit-il en substance, est aussi clair et limpide qu'aux temps de la Grèce antique de Périclès, ce qui n'empêche pas qu'il y ait un abîme entre ces deux époques. Et cet abîme a été creusé par d'autres facteurs d'un caractère plus historique que celui du climat, qui est, selon lui, un facteur constant et qui nulle part n'engendre de changements. Aussi la présence du « matérialisme géographique » comme élément essentiel du marxisme est, selon moi, absolument injustifiée. Mais passons.

La tâche principale de M. Woltmann est, comme nous l'avons déjà indiqué, de prouver que Marx et Kant s'accordent d'une façon parfaite. Comment s'y prend-il pour résoudre ce problème assez difficile ? Nous disons : problème difficile, parce qu'il a été avéré jusqu'à maintenant que Marx procède de Hegel et de sa dialectique et non de Kant. Pour en avoir la conviction, on n'a qu'à consulter les deux principales œuvres d'Engels qui ont trait à la question, l'*Anti-Dühring* et le *Ludwig Feuerbach*. Dans ces ouvrages d'une précision remarquable, Engels dit son opinion enthousiaste sur Hegel, tout en critiquant ce qu'il appelle son caractère « absolu » et sa forme « mystique ». Il y constate également l'énorme influence que l'auteur de la *Logique* a eu sur lui et sur Marx. S'il faut en croire Engels, c'est Hegel le premier qui a détruit la façon métaphysique d'envisager les phénomènes comme invariables. C'est Hegel — toujours selon Engels — qui a fait triompher l'idée d'évolution universelle pressentie déjà par Héraclite dans son principe πάντα ῥεῖ (tout coule). Grâce à Hegel, nous savons maintenant qu'il n'y a pas des objets ». Il n'y a que des processus. Il n'y a que des changements. Tout change. Tout meurt. Il n'y a que la mort qui est immortelle. *Mors immortalis*. Mais la mort même n'est qu'une forme de changement. On ne meurt que pour revivre sous une autre forme. Héraclite, avec son principe « tout coule », affirmant que l'on n'entre pas deux fois dans le même fleuve (δὲς εἰς τὸν αὐτὸν ποταμὸν

ὄχι εἰσὶτω), n'était qu'un *naïf*, parce qu'il supposait toujours *un rythme* dans le changement. Tandis que le changement est absolu.

Les catégories logiques ne font pas exception. Le pauvre homme évangélique avec son honnêteté primitive qui le condamne à distinguer l'affirmatif et le négatif (oui = oui ; non = non) est dépassé. Il y a bien des cas où l'on ne peut pas dire ni oui, ni non. Les discussions juridiques sur le point de savoir où finit la vie et où commence la mort, soulevées dans les procès d'avortement, le prouvent surabondamment. Les mathématiques supérieures sont un défi perpétuel au simple bon sens qui raisonne selon la logique ordinaire, trop banale et terre-à-terre pour résoudre les grands problèmes du calcul infinitésimal et intégral. La « loi d'identité » d'Aristote, qui domine encore notre logique ordinaire et selon laquelle le blanc est blanc et ne peut être blanc et noir en même temps, n'est qu'un leurre. La dialectique n'a que mépris pour cette loi dite fondamentale dont l'auteur de la *Critique de la Raison pure* continue encore à faire grand cas. Par son ignorance de la dialectique hégélienne, il se trouvait encore sous la domination de ce gros bon sens, « ce compagnon respectable entre les quatre murs de la vie ordinaire » et qui ne peut mais dans les sphères supérieures de la pensée. La dialectique hégélienne appliquée à l'économie politique et à l'histoire bouleverse le *statu quo* social et politique. Appliquée à la science elle ne laisse que ruines dans les domaines de la logique et de la philosophie régnautes dans nos écoles et nos universités. C'est la méthode dialectique seule qui survit au bouleversement général, universel. Elle seule ne craint pas le changement, parce que le changement c'est son élément, sa vie, son âme même. Elle triomphe parce qu'elle est profondément révolutionnaire. Et tout ce qu'elle touche de sa baguette magique devient à son tour révolutionnaire, commence à s'émouvoir, à s'agiter, à vivre...

Dans un ordre d'idées plus sobre, mais non moins décisif, Marx déclare dans la *Préface* à la seconde édition de son *Capital* adhérer à la méthode dialectique de Hegel dépouillée de sa forme par trop abstraite. Au lieu de parler du développement dialectique de l'Absolu, dont selon le mot spirituel d'Engels nous ne connaissons qu'une chose et notamment que nous n'en savons *absolument* rien, Marx ne veut considérer que le développement — toujours dialectique — de la *matière économique* qui, en dernière instance, régit tout, domine tout et modifie tout. La forme « rationnelle » de la dialectique, dont Marx se déclare partisan définitif, consiste dans ceci : Tout ordre de choses contient dans son sein les éléments de sa décomposition, de son renouvellement ou, pour parler avec Hegel, de sa négation. Ainsi la société capitaliste produit l'agent qui la détruit, l'outil qui la brise. C'est le prolétariat organisé. Tout ordre social ou moral porte dans ses flancs des germes.

destructeurs qui se développent en même temps que lui. En d'autres termes toute « affirmation » est accompagnée par sa « négation » qui finit par lui donner le coup de grâce pour la faire passer à un ordre supérieur qui développera à son tour « son propre fossoyeur » et ainsi de suite. La raison dialectique de Hegel finit par avoir raison chez Marx comme chez Engels.

Mais M. Woltmann ne désespère pas. Il tient à son idée de concilier Marx avec Kant et il ne la lâche pas. On sait que Kant, tout en ramenant nos connaissances à une source empirique, à nos sens, à l'expérience, affirmait que *seule* cette source ne fournit que des *matériaux bruts*, un véritable chaos de sensations, une masse de représentations incohérente et incompréhensible. Pour donner une forme à ces matériaux bruts, pour organiser ce chaos de sensations, en un mot pour en avoir une connaissance exacte, une science, il faut des *idées* qui précèdent le processus empirique. Sans les idées de temps, de l'espace et de la causalité, le monde expérimental n'existerait pas plus pour nous que les couleurs n'existent pour l'aveugle privé des organes qui lui permettent de les voir. Les idées qui ont leur origine dans la nature même de notre entendement sont en quelque sorte nos organes spirituels, à l'aide desquels nous voyons les choses telles quelles se présentent à nous. Ainsi, plus spécialement pour les recherches scientifiques particulières, il ne suffit pas d'expérimenter à l'aveuglette. Il faut mettre un certain ordre dans ses expériences. Cela n'est possible qu'à l'aide d'une idée *préconçue*. Ici M. Woltmann triomphe. Il crie : *Euréka*. Marx avait, lui aussi, *son idée préconçue*, sa conception matérialiste de l'histoire à l'aide de laquelle il cherchait à expliquer l'évolution historique. *Ergo...* Marx et Kant étaient de la même école philosophique. Si Engels persista toute sa vie à ignorer Kant, à le dédaigner presque, c'est, affirme M. Woltmann, parce qu'il l'a mal lu ou mal compris. Si des marxistes notables comme M. Plekhanoff et M. Mehring dénoncent Kant comme un simple « bourgeois » et le kantisme comme un « danger bourgeois », c'est parce qu'ils vivent dans un malentendu perpétuel. Si Marx lui-même déclare adhérer à la méthode de Hegel et non à celle de Kant, c'est parce que Marx n'était pas compris par... Marx lui-même (textuel). M. Woltmann ne s'embarrasse pas pour si peu. Avant tout, que la conciliation entre l'idéalisme de Kant et le matérialisme de Marx triomphe!

Dans la *Préface* déjà citée, Marx oppose aux adversaires de sa méthode l'interprétation d'un savant russe, M. Kaufmann, qui a publié en 1872 un article très important sur la méthode marxiste dans le *Messenger de l'Europe* (paraissant en russe à Saint-Petersbourg). Marx reconnaît l'interprétation de M. Kaufmann comme la seule vraie, la seule juste. La conclusion à laquelle aboutit le commentateur russe est,

en substance, la suivante : Marx ne construit pas l'économie politique *a priori*. Il ne juge pas les phénomènes économiques selon une idée préconçue, un principe universel. Marx étudie le processus économique comme un processus naturel qui ne dépend ni de la volonté ni de la conscience humaines. Au contraire. La volonté et la conscience humaines sont elles-mêmes déterminées par le processus économique. Dans l'ordre philosophique, c'est juste le contraire de ce qu'affirme M. Woltmann. Pour Kant, c'est notre conscience subjective qui est la source des lois générales de tous les phénomènes. La nature proprement dite n'a pas de lois. C'est notre raison qui organise les armées des faits pour en déduire des lois qui en facilitent l'assimilation, la digestion intellectuelle. Sans ces lois, cette assimilation, c'est-à-dire la science même, serait impossible. Selon Marx l'expérience produit les idées qui n'ont pas une existence indépendante. Selon Kant au contraire les idées forment l'expérience, doivent nécessairement la précéder. Donc Marx, par la bouche de M. Kaufmann, nie formellement avoir recours aux idées préconçues. Il accule par avance M. Woltmann à une impasse. Pour en sortir, M. Woltmann déclare que Marx se berçait d'« une illusion intellectuelle » sur son propre compte, en un mot, comme je l'ai déjà dit, que Marx n'a pas compris les idées et la méthode de Marx.

M. Woltmann reconnaît à juste titre que la philosophie de Marx ne tend rien moins qu'à nous expliquer l'origine des idées. Le célèbre auteur du *Capital* cherche à nous montrer comment à chaque époque la réalité produit l'idéal, ou pour préciser, comment la réalité économique produit l'idéal social. Il nous reste à voir si la relation entre la réalité et l'idéal social, entre le phénomène et l'idée est la même chez Kant et chez Hegel et partant si elle est la même chez Kant et chez Marx ; en d'autres termes si la conciliation entre l'idéalisme de Kant et le matérialisme de Marx rêvée par M. Woltmann peut à son tour devenir une réalité, — malgré Marx.

On sait quel bruit a fait dans toute l'Europe intellectuelle la formule de Hegel, célèbre dans la première moitié de notre siècle, que « tout ce qui est réel est justifié par la raison » (*Alles Wirkliche ist vernünftig*). On a interprété cette formule comme suit. Tout ce qui existe peut être justifié, est juste. Hegel lui-même, tout en protestant que tout ce qui existe n'est pas « réel », a fait cette application de la formule en déclarant que le régime policier de la monarchie prussienne est le meilleur de tous les régimes possibles. Il détestait les tendances idéalistes et réformistes. Il combattait le bill de réforme proposé en Angleterre. Il dénonçait aux rigueurs policières le philosophe Fries, disciple de Kant, pour ses tendances libérales. En un mot Hegel a voué un véritable culte au *statu quo*, à la réaction brutale qui sévis-

sait alors en Europe et surtout dans son propre pays, à l'iniquité triomphante. Il était un adorateur du succès, un partisan de la force, avocat du vainqueur contre le vaincu. Il a fait l'apologie de Napoléon I<sup>er</sup>. Il a proclamé la nécessité d'une morale particulière des Grands Hommes pour qui la morale ordinaire est trop gênante. On dirait un véritable précurseur de Friedrich Nietzsche. Sa philosophie a été déclarée officielle, choyée par la cour, imposée aux universités.

Agissant ainsi Hegel a-t-il fait violence à son système philosophique ? Aucunement. Le principe qui domine le système est que l'Idée se réalise, s'incarne dans la Réalité même. L'Idée n'est jamais opposée à la Réalité. C'est la Réalité même qui se manifeste. La doctrine de Kant est tout à fait opposée. Kant oppose l'Idée à la Réalité. La Réalité sans l'Idée est un chaos. L'Idée vient et l'organise. Aussi, dans son système moral, l'idée morale a toutes les peines du monde à se réaliser en lutte perpétuelle contre la réalité des passions humaines qui lui sont hostiles. Chez Hegel l'Idée ou l'idéal est au contraire la Réalité qui est arrivée à se comprendre, à *se transformer* en idée. Chez Kant il y a dualisme entre l'Idée et la Réalité. Hegel préconise le monisme. La Réalité et l'Idée ne font qu'un. Aussi l'Idée de Hegel se retrouvait-elle dans la réalité de la monarchie policière et féodale de la Prusse du commencement de notre siècle.

Le lecteur bienveillant me permettra-t-il de lui raconter un incident philosophique provoqué par une récente discussion entre marxistes dans le *Neue Zeit* et qui est la preuve caractéristique que le véritable philosophe du marxisme n'est pas Kant mais Hegel.

Le principe de l'identité de l'idée et de la réalité dont nous nous occupons et que Hegel ne se laisse jamais d'opposer au dualisme kantien, joue un rôle capital dans la philosophie hégélienne. Il est la clé de bien d'énigmes philosophiques. Grâce à ce principe se trouve résolu du coup un des plus redoutables problèmes de la philosophie moderne, celui du *phénoménalisme* ou de *l'idéalisme philosophique*.

On sait en quoi consiste ce problème. Il s'agit de savoir si, oui ou non, nous sommes en état de connaître la nature intime des choses, *l'objet en soi (das Ding an sich)* ou ce que Kant appelle *le noumène*. Les idéalistes répondent avec Kant par la négative. Nos connaissances portent la marque de la nature subjective et humaine de notre entendement. Elles sont partant relatives, non absolues. Frédéric Engels en suivant les traces de Hegel a cru devoir le compléter en ajoutant que le problème de l'idéalisme se trouve résolu comme tant d'autres — par la production. La meilleure preuve que nous connaissons la nature intime des choses c'est que nous arrivons à *les fabriquer*. Bernstein (c'était avant sa période critique), dans une intéressante monographie sur l'auteur de *l'Histoire du matérialisme* (Fr.-A. Lange), lui a donné

raison (1). Dernièrement Conrad Schmidt, un des rédacteurs de *Neue Zeit* et un fin connaisseur de Kant, s'est permis d'exprimer son étonnement à ce sujet. Comment ! se demandait-il, est-ce que la connaissance du producteur et de son produit ne pénètre pas en nous par la même voie ordinaire que toutes nos connaissances, c'est-à-dire par la voie des sens et de la raison, choses éminemment humaines et subjectives ? (Voir la *Physiologie des sens*.) Pourquoi donc le « fabricant » et son produit se transforment-ils en *choses en soi*, en *noumènes* ? Plekhanoff a immédiatement découvert dans la critique de Conrad Schmidt une hérésie, une « déviation » et l'a relégué presque dans le camp des adversaires avérés du socialisme. Conrad Schmidt s'est trouvé sérieusement compromis en s'alliant avec Kant que Mehring traita de bourgeois. Seul, Hegel n'est pas compromettant pour un socialiste de la bonne trempe. Comme nous l'avons vu, Plekhanoff a raison. Hegel est le philosophe, le *spiritus rector* philosophique du marxisme sinon du socialisme en général.

Toute la conception de Marx est imprégnée de l'idée hégélienne que c'est la réalité même qui façonne et forme l'Idée ou l'idéal social. Pour connaître l'idéal social de l'époque il faut connaître la réalité économique de cette époque. Marx professe un mépris profond, un dédain suprême pour ceux qui veulent façonner la réalité à leur idée. L'Idée vient de la Réalité économique (en dernier lieu) et alors elle est destinée à devenir une véritable force ou elle est un produit individuel de nos désirs, de nos sentiments. Dans ce cas elle est nécessairement une quantité négligeable. Son existence est éphémère. Voilà pourquoi Marx cherche toujours dans la réalité même, c'est-à-dire dans la réalité économique les racines mêmes de son idée. Voilà pourquoi il cherche à fonder l'idéologie sur l'économie. L'Idée socialiste doit se trouver justifiée par la Réalité capitaliste. La Société capitaliste doit produire sa propre négation. Elle doit porter sa mort dans ses flancs. Autrement le socialisme n'est pas justifié. Il n'est qu'une utopie. Le socialisme ne devient scientifique que quand il ne s'oppose pas à la réalité existante mais au contraire dérive d'elle, ne forme que son prolongement dans notre esprit, dans notre cœur. Marx combat Proudhon parce que celui-ci veut fonder le socialisme sur les idées de justice et de solidarité. Il n'y a pas d'idée de justice

---

(1) En 1893, un an avant la mort d'Engels, j'étais à Londres. J'ai eu la chance de rencontrer le camarade Bernstein dans la maison d'Engels. Quand je lui ai demandé une explication de cette thèse très étrange, il m'a répondu après réflexion simplement : *Je me suis trompé*. Ce fait personnel a son importance. Il prouve non seulement le courage intellectuel et moral, — *rara avis* par le temps qui court — de Bernstein, mais aussi, étant donnée l'importance qu'a prise dernièrement cette discussion philosophique, que l'évolution de Bernstein avait commencé, contrairement à ce qu'on prétend, du vivant même d'Engels.

dans notre société qui ne soit un reflet de la réalité économique. Les idées dominantes dans une société sont les idées de la classe « dominante », dit-il dans le Manifeste. Dans un certain sens on peut dire que si nous sommes des socialistes, nous le sommes malgré nous. La réalité économique nous impose le socialisme. La réalité économique gouverne en souveraine. Nous ne sommes que ses agents conscients plus ou moins habiles.

Tout un monde sépare les conclusions pratiques de Marx et de Hegel. Hegel est conservateur, réactionnaire même par principe. Marx est devenu le chef intellectuel et moral du socialisme révolutionnaire international. Leur point de départ théorique est pourtant, comme nous l'avons démontré, identique. Tous les deux reconnaissent la réalité comme la source unique, le seul fondement valable de notre idéal social. Tous les deux sont monistes, c'est-à-dire tous les deux affirment l'identité de l'Idée et de la Réalité. Tous les deux abhorrent la « réflexion individuelle », la critique individuelle de la réalité. D'où provient donc la différence profonde, l'antagonisme même de leur idéal social? Hegel a fixé un moment de la réalité, un seul, le régime réactionnaire de la monarchie prussienne en déclarant que c'est précisément là que l'évolution de l'Absolu est parvenue à son dernier terme. L'Histoire s'arrête pour Hegel au seuil de cette monarchie policière. Hegel trahit par là son idée du développement universel. Il se trahit lui-même. Marx ne tombe pas dans ce piège réactionnaire. Révolutionnaire par tempérament, influencé par l'étude de la révolution française, fils d'une époque révolutionnaire lui-même, il tire toutes les conséquences sociales de l'idée du développement de Hegel. Il l'applique à la réalité comprise dans sa totalité. Si le *statu quo* est une réalité, la révolution en est une aussi. La réalité du *statu quo* devient, à mesure que nous avançons, celle de passé, une réalité morte. La réalité révolutionnaire est par contre une réalité vivante, la réalité qui organise l'avenir, la seule réalité qui compte. Marx saisit la réalité au vol, la *réalité en mouvement* et en déduit son idéal. Il est plus conséquent que Hegel, tout en restant hégélien. Voilà tout. Il va plus loin. Il remplace la réalité abstraite, insaisissable et incolore de l'Absolu, c'est-à-dire celle de Hegel, par une réalité concrète et palpable, par une réalité économique. Il sort de la métaphysique pour entrer dans la vie. Sa théorie devient une force historique. Sombart, le savant professeur de Breslau, a bien remarqué que cette force de la doctrine vient de ce fait : que Marx avait rempli le moule philosophique allemand d'un contenu concret de la vie économique européenne. Mais, il faut retenir et ne jamais oublier ceci : au fond de tous les raisonnements et de toutes les statistiques de Marx, il y a une idée hégélienne — l'identité de l'Idée et de la Réalité. Qui n'a pas compris cela, n'a pas

compris l'âme même de la doctrine marxiste. Cette âme est profondément hégélienne. L'alliance que veut faire M. Woltmann est une mésalliance et ne tient pas debout. Kant n'a rien à voir dans le marxisme. Toute la philosophie de celui-ci est dirigée contre ce principe de l'identité de l'Idée et de la Réalité. La *Critique de la Raison pure* l'a détruite à tout jamais.

## II

D'ailleurs, ce que nous venons d'affirmer, M. Woltmann, dans la partie de son livre la plus complète et la plus intéressante — sa partie critique — le prouve et le dit presque lui-même. Il critique avec juste raison l'idée de Marx de vouloir ramener toute l'idéologie, comme la religion, la philosophie, l'art, la littérature, etc., aux « relations de production ». Les idées, dit M. Woltmann, ont leur développement à elles. Le matérialisme historique a le même vice radical que le matérialisme philosophique. Il confond les conditions avec les causes. La matière est une condition de la manifestation de l'esprit, mais n'en est pas la cause. Qui a compris les conditions matérielles de la vie, de l'action de notre pensée, n'a pas par cela même compris la relation qui existe entre ces relations et la vie même. Comment se fait-il que telle condition matérielle produit tel effet immatériel ? Voilà la grande question à laquelle le physiologue Du Bois-Reymond, qui n'était ni de près ni de loin un métaphysicien, a répondu par son *ignorabimus*. Nous ne le saurons jamais, a-t-il dit. Peut-être cette réponse est trop hardie et prématurée. Peut-être nous n'avons le droit — et le devoir — que de dire : *ignoramus*. Mais cela est affaire de tempérament intellectuel, de notre confiance dans la force explicative de la raison humaine. En tous les cas cette réponse d'un des plus grands naturalistes modernes démontre l'honnêteté profonde, si l'on veut nous passer cette expression, et la conscience nette de la méthode scientifique. Elle ne permet pas d'avancer rien qui ne puisse être clairement conçu et solidement prouvé. Elle ne veut tromper personne par de simples affirmations qui, pour brillantes et pompeuses qu'elles soient, ne sont néanmoins que de simples affirmations ne reposant sur rien. Que les esprits intéressés et peu philosophiques crient à la « banqueroute de la science » — qui d'ailleurs n'a jamais demandé de crédit sur ce chef — la science moderne, malgré ces clameurs, se déclare hautement et fièrement impuissante pour le moment de donner l'explication de la relation qui existe entre la matière brute et la force vivante, entre le cerveau et la pensée, entre le protoplasme et la vie. Que ses adver-

saires prennent leurs hallucinations subjectives pour des vérités; qu'ils osent même offrir ces « vérités » au peuple ignorant en en faisant une marchandise à vendre, c'est leur affaire. La science positive ne les suit pas sur ce terrain. « Que sais-je ? » dit-elle avec Montaigne quand il s'agit de trancher la question capitale que les matérialistes à la Büchner croyaient si facile à résoudre, celle de l'origine de la Force ou celle de l'origine de l'Idée.

M. Woltmann critique tout particulièrement la théorie morale du marxisme. A proprement dire le marxisme n'en a aucune. Marx cherchait à expliquer l'origine des idées morales, mais il n'a rien dit sur la valeur intrinsèque de ces idées. Sa théorie appliquée à la morale n'a qu'un caractère générique ou tout simplement historique, nullement dogmatique. Marx ne parle pour ainsi dire que de notre conduite politique. Nulle part il ne détermine notre conduite individuelle, notre conduite en tant qu'êtres moraux. Mais même son explication historique de la morale laisse aussi à désirer. Selon Marx il n'y a pas de morale humaine. Chaque classe — toujours économique — a sa morale à elle. Chaque époque — économique aussi — a sa morale. M. Woltmann le conteste. Il y a, dit-il, une morale humaine. La preuve en est que les classes elles-mêmes se constituent non seulement selon leurs intérêts économiques, mais aussi selon leur caractère moral. Les relations entre les classes relèvent aussi bien de l'intérêt que de la morale. Au surplus, la lutte des classes n'est pas toute l'histoire. Il y a aussi lutte des races. Ces luttes sont encore plus terribles, plus inhumaines que celles des classes. Les idées morales, les sentiments moraux ont leur valeur historique qui va en augmentant. Il est absurde de vouloir ramener tout effort moral à une raison économique. Les individus se détachent souvent de leurs propres classes poussés par un intérêt moral. Les marxistes n'ont jamais su concilier le déterminisme historique qui explique et éclaire avec le déterminisme pratique — la morale — qui condamne et justifie. L'auteur du *Capital* était personnellement pénétré profondément des idées de justice, de liberté et de dignité humaine. Tel passage de ce même *Capital* en porte des traces vivantes. Nous voyons souvent Marx s'abandonner tout frémissant d'indignation, oubliant son déterminisme impersonnel selon lequel l'individu ne fait que ce que son rôle historique lui commande. M. Woltmann y relève une contradiction. Mais que prouve cette contradiction elle-même si contradiction il y a? Que dans Marx l'homme, le révolutionnaire prenait souvent le dessus sur le théoricien. Marx en tant que théoricien aurait mauvaise grâce à reprocher au capitaliste sa fidélité à son rôle historique aussi nécessaire, et par certains moments même aussi bienfaisant que celui de son adversaire, le prolétaire, qui d'ailleurs en le com-

battant ne fait que son devoir, le devoir historique correspondant à sa situation sociale et historique.

Dans sa préface du *Capital*, Marx se défend d'attiser les haines. Cela n'empêche que le *Capital*, malgré ses dimensions très respectables, soit le pamphlet le plus vigoureux et le plus violent qui ait jamais été dirigé contre la société capitaliste. Le capitaliste pur sang n'y est pas peint avec des couleurs roses. Il y est également traité en conséquence. La doctrine marxiste en souffre. Mais la vérité ne s'en porte que mieux. Ces contradictions nous mènent loin de l'idéalisme de Kant pour qui la critique de la réalité ambiante au nom de l'idéal est la chose la plus naturelle du monde.

Comme pour rendre la conciliation qu'il rêve encore plus impossible, M. Woltmann critique assez sévèrement la notion de liberté d'Engels. Selon l'éminent auteur de l'*Anti-Dühring* le règne de la liberté ne commencera qu'avec la disparition de la société capitaliste, qui est le régime « de la nécessité ». L'idéaliste Woltmann trouve cette conception par trop simpliste. Liberté implique non seulement notre pouvoir sur les forces de la nature extérieure, mais encore et surtout pouvoir sur nous-mêmes, sur « la bête humaine » qui se trouve en nous et qui est, non seulement un produit fatal de l'organisation économique actuelle, mais aussi une survivance de la période animale de l'histoire de l'homme. Il est donc impossible que nos vices disparaissent du jour au lendemain avec l'organisation capitaliste de la société. La morale comme la liberté n'est pas une simple dépendance de la réalité économique. Elle ne commence et ne disparaît pas avec elle. Dans la lutte pour l'existence se développent des besoins et des intérêts moraux qui sont indépendants des besoins et des formes économiques. Les intérêts égoïstes se rattachent à l'existence individuelle. Les aspirations morales ont pour objet l'existence de l'espèce et sa perfection. La morale a sa raison d'être. Elle est jusqu'à un certain point indépendante. Les marxistes comme MM. Plekhanoff et Mehring le contestent par ignorance et par dogmatisme. Comme nous l'avons dit, M. Woltmann n'est pas tendre pour les marxistes, tout en professant un véritable culte pour Marx lui-même. Cela ne l'empêche pas de le critiquer à son tour quand il le croit dans son tort. Mais partout et toujours il persiste à croire que l'on n'a qu'à inoculer au marxisme un peu de kantisme et le patient sera sauvé. Le malheur est que sa propre critique nous prouve trop souvent le contraire.

C'est vrai qu'il réussit à démontrer l'existence dans le marxisme d'un élément *téléologique*. En effet, les choses sont d'une amabilité extraordinaire dans la conception marxiste. Elles s'accommodent merveilleusement et comme par un coup de baguette magique aux besoins et formes économiques. Ainsi les inventions mécaniques se présentent

invariablement chaque fois que l'évolution économique en éprouve le besoin. Quand les besoins du marché s'augmentent, les débouchés des marchandises s'élargissent, des moyens de production perfectionnés ne tardent pas à s'offrir pour donner satisfaction aux nouveaux besoins de la production. Il existe comme on voit une touchante harmonie préétablie entre les besoins du marché et le développement de l'esprit inventif. La philosophie optimiste de Leibnitz ne l'a pas prévue. M. Woltmann est ici dans le vrai. L'élément téléologique existe en effet dans le marxisme. Mais cela ne nous avance à rien. Cette téléologie n'a rien d'idéal, rien d'humain. Ce ne sont pas les besoins de l'homme qui provoquent l'évolution dont il s'agit. Ce sont encore une fois les besoins impersonnels de la production, cette sorte de Divinité dont l'homme n'est que le desservant. Dans la *Misère de la Philosophie*, Marx parle du système des besoins tout entier provoqué par *les besoins de la production*. C'est la production, dit-il, qui dicte ses lois à la consommation. Partout et toujours la réalité économique vient en première ligne, l'homme en seconde. Nous sommes encore une fois loin de l'auteur de la *Critique de la Raison pure*.

### III

Pour la seconde fois, dans l'histoire de la philosophie de notre siècle, retentit un appel. Revenons à Kant. Le premier c'était le célèbre historien de la philosophie grecque, Édouard Zeller, qui l'a poussé. Maintenant ce sont les marxistes qui, ébranlés par une critique incessante et en partie victorieuse de leur doctrine, cherchent à la sauver en lui assimilant de nouveaux éléments philosophiques. Le livre de Bernstein finit aussi par cet appel. Nous croyons en avoir démontré l'impossibilité. Il ne s'agit pas de raccommoier. Il s'agit de détruire. Et ce qui doit être détruit ce n'est pas le marxisme tout court, mais l'élément aprioristique, métaphysique et hégélien du marxisme. Pourtant les marxistes, comme Bernstein et Woltmann, si l'on peut les appeler encore ainsi, sont très près de la vérité, seulement ils la déplacent. Au lieu de la chercher dans le développement scientifique de l'idéalisme critique et de Kant, sans se soucier si le marxisme philosophique en sortira vainqueur ou vaincu, ils se préoccupent exclusivement de la dernière question. Ils cherchent à réconcilier l'irréconciliable. La philosophie marxiste est encore dans leur sang et ils ne s'en émancipent que très difficilement. Ils ont conçu le socialisme, adhéré au mouvement ouvrier toujours grandissant sous la forme et grâce à la doctrine marxiste, ils lui en gardent une reconnaissance éternelle.

Mais la vérité scientifique n'a rien à faire avec ce sentiment de reconnaissance, si respectable qu'il soit. Il ne s'agit pas non plus de rejeter la doctrine marxiste tout entière. Même après l'élimination des éléments hégéliens du marxisme que des véritables chefs du socialisme militant comme Bebel sacrifient d'avance sans aucune difficulté, il reste dans les idées de Marx assez de vérités incontestables et incontestées pour meubler des cerveaux de plus d'une génération socialiste (ce qui n'implique nullement le bien fondé du marxisme comme *philosophie de l'histoire*). Nous pouvons donc, sans crainte pour la théorie socialiste, sacrifier quelques erreurs philosophiques et les remplacer par une philosophie plus saine, plus large et plus scientifique que celle de Hegel. Le socialisme en grandissant et en conquérant de plus en plus le monde, en élargissant en un mot la sphère de son influence, éprouve un besoin de s'élargir lui-même, de renouveler sa base théorique, de devenir toujours plus vrai et partant plus scientifique.

L'idéalisme critique de Kant, conçu d'une manière scientifique et réaliste, est un des éléments appelés à renouveler la théorie socialiste. Et ce sera le mérite incontestable des jeunes philosophes socialistes comme MM. Woltmann et Bernstein, d'être les premiers à s'en apercevoir. Il s'agit seulement de le bien comprendre et d'en déduire toutes les conséquences logiques. Pour cela il est nécessaire de ne pas trop s'embarrasser des doctrines dépassées et vaincues. Il faut avoir le courage de penser par soi-même — *audere* — comme disait le sage de Königsberg.

#### IV

L'idéalisme critique est aussi bien éloigné du matérialisme métaphysique que l'idéalisme naïf de l'ancienne philosophie ou de l'ancienne morale. Il n'est d'aucune façon utopique. Il ne prend pas les idées, toutes les idées, pour des réalités. Il ne croit pas à l'identité de l'idée et de la réalité, ni dans le sens matérialiste, ni dans le sens de l'idéalisme naïf. En d'autres termes, il n'admet pas que toute idée puisse devenir une réalité ni que les idées soient provoquées ou engendrées par la réalité objective indépendante de l'homme. Pour qu'une idée — ou un idéal social — devienne une réalité vivante, il faut qu'elle ait un appui solide dans la réalité. Il faut qu'elle s'adapte à toutes les conditions nécessaires à sa réalisation. Si elle n'est pas sortie toute armée de la réalité comme Minerve de la tête de Jupiter, il faut qu'elle soit faite pour y entrer. Il faut que le germe idéal tombe dans le terrain approprié à son développement, à sa croissance. La réalité objective est notre champ d'action, notre arsenal, notre *locus standi*. Mais elle

ne contient pas notre idéal, comme tout le matériel de guerre ne contient ni le plan de la campagne, *ni la victoire*, qui est l'*idéal* du combattant et qui se réalise dans et par l'*action*.

Toutes les idées ne peuvent devenir des réalités. Tout idéal social n'est pas destiné à conquérir le monde. La réalité décide de la victoire, mais non seulement la réalité objective — s'appelle-t-elle l'Absolu, comme chez Hegel, ou « Structure économique » comme chez Marx — mais aussi et surtout la réalité subjective qui s'appelle : Homme, seul facteur agissant et conscient de l'histoire. Ne cherchons pas dans la réalité objective ce qu'elle ne contient pas, ce qu'elle ne peut pas contenir par définition — l'idéal.

Les marxistes hégéliens ou néo-hégéliens dotent, sans le vouloir, ou même sans le savoir, la réalité dite objective inanimée d'un principe métaphysique, d'une raison, d'un esprit de suite et d'un but. Ils reviennent ainsi aux époques lointaines, préscientifiques d'animisme et de téléologie. Ils cherchent notre idéal dans la réalité objective. Or, la réalité objective n'a ni besoins à satisfaire ni aspirations à réaliser. Ce sont *nos* besoins, que nous cherchons à mieux satisfaire; ce sont *nos* aspirations à nous que nous voulons réaliser; en un mot c'est *notre* idéal pour lequel nous combattons. La réalité objective nous fournit nos *moyens* de combat, mais le but vient de nous. Il a fallu toute la complexité embrouillée de la dialectique hégélienne pour faire disparaître cette simple vérité dans un nuage d'abstractions plus ou moins métaphysiques. Non, l'idéal n'est pas un prolongement de la réalité objective. C'est plutôt le prolongement de nous-mêmes, c'est notre *melior pars* projetée dans l'avenir, développée mais non créée de toutes pièces par la réalité ambiante.

La conception objective de l'idéal humain abaisse notre dignité, rapetisse notre élan vers le sublime, vers le vrai, nous met en contradiction avec les exigences logiques de notre raison et celles de notre cœur, nous fait toujours tourner la tête vers quelque chose d'extérieur à nous, dont nous attendons aide et appui dans nos luttes. Autant il est dangereux de s'isoler de la réalité, autant il est pernicieux de croire que la seule réalité qui existe est celle qui se trouve hors de nous. L'homme, avec ses besoins impérieux, avec ses aspirations idéologiques, ses aspirations morales, généreuses, est aussi une réalité. La justice et la vérité ne sont pas des « grues métaphysiques », comme le dit Paul Lafargue dans une langue par trop... populaire. La justice et la vérité sont des réalités que Paul Lafargue lui-même ne dédaignera pas d'invoquer à la première occasion... La justice et la vérité changent dans le cours de l'histoire leur contenu, leur objet, mais elles ne sont jamais des mots « vides de sens » même dans la société bourgeoise. Elles sont — cela est évident — des conditions nécessaires de la vie

sociale, aussi nécessaires que la production bien que moins palpables...

Or, l'homme avec tous ses besoins et aspirations est non seulement une réalité, mais il est la seule réalité qui nous importe. La seule qui palpite et souffre, cherche et combat, qui saigne dans la défaite ou triomphe dans la victoire. L'homme s'agite dans le vide s'il plane au-dessus et en dehors de la réalité, dans je ne sais quel espace transcendantal. Mais tout en s'appuyant sur la réalité il ne peut, il ne doit pas s'ignorer, se dédaigner lui-même. Mieux il se connaît, plus il est conscient de sa force et mieux il se réalise lui-même. L'homme est une réalité vivante, et comme telle il est un système de forces variables et perfectibles. C'est une réalité croissante qui progresse et se développe infiniment. Il est une réalité qui DEVIENT. La relation entre les deux réalités, la réalité humaine et la réalité des choses mortes, a été définie par ce mot admirable et profond de Kant, créateur de l'idéalisme critique : « Les idées sans la réalité sont vides. La réalité sans les idées est aveugle. »

C. RAPPOPORT.

---